

LA CHRONIQUE
THÉÂTRE
DE JEAN-PIERRE
LÉONARDINI



Que faire du cadavre du père ?

Le théâtre allemand se renouvelle à haute fréquence. Des échos nous en parviennent. Le dernier auteur en date à découvrir est Nis-Momme Stockmann (né en 1981 sur l'île de Föhr, dans la mer du Nord), dont la pièce *les Inquiets et les brutes* est mise en scène par Olivier Martineau, dans la traduction qu'il a effectuée avec Nils Haarmann pour le compte de sa compagnie, qui répond au nom charmant de *Garçon pressé* (1). Deux frères depuis longtemps perdus de vue, Eirik (Daniel Delabesse) et Berg (Laurent Sauvage), découvrent inopinément, assis dans son fauteuil de bureau, le cadavre de leur père en état de décomposition avancée. Que faire ? Appeler la police ? Non. Autour du mort dont ils ne savent comment se débarrasser, ils se mettent à parler, s'affrontent en phrases

**Un pays,
l'Allemagne
en effet,
grosse
d'une très
encombrante
histoire
mortifère.**

tantôt hésitantes, tantôt coupantes, vont jusqu'à s'insulter et se battre puis vaguement se réconcilier, dans un local empuanti où s'entassent ordures et excréments, tandis que par à-coups s'entendent les miaulements d'un chat affamé... Voilà pour la situation.

Ce climat de fait divers insolite s'oriente donc d'emblée vers une sorte de règlement de comptes familial, mais pas seulement, car on peut aisément

imaginer, là-devant, une extension du conflit entre ces Caïn et Abel petits-bourgeois à l'échelle du pays, l'Allemagne en effet, grosse d'une très encombrante histoire mortifère. Le talent de l'auteur consiste à le laisser entendre sans jamais appuyer, garantissant dès lors une marge d'incertitude qui ressortit à un type d'humour d'ordre proprement métaphysique. C'est ce qu'induit subtilement le travail de plateau d'Olivier Martineau, généreusement appuyé sur deux interprètes à la hauteur, à la redresse, qui ne cèlent rien de l'énigme sous-jacente en même temps qu'ils font mine de tourner autour. Grand plaisir d'intelligence, face à la révélation de cette dramaturgie de l'allusion percutante, qui conduit à la fin vers une manière de désespoir tonique, sous les lumières – de grande maîtrise avec les moyens du bord – que signe Éric Wurtz. On perçoit en « off » la voix de Claude Aaufaure, censé bredouiller, en qualité de géniteur, les fragments d'un testament improbable tracé sur des papiers incertains, ce qui ajoute à l'enjeu secret d'une œuvre qui explore bravement, sans avoir l'air d'y toucher (c'est tout l'art), les non-dits fragments d'une société conçue comme une famille décomposée à analyser sans relâche. Cela sous peine de mort. ●